

En plus du rythme effréné, il y a le bruit. Pas celui des chants et des slogans, celui-là, j'y suis habituée, mais celui des détonations. Des pétards sont jetés de tous les côtés. C'est « la danse des bombes », des petites bombes en tout cas. Ça pète de partout, parfois loin, parfois près, des pétards énormes qui vous vrillent les oreilles et vous filent des acouphènes pendant des heures. Au début, je détestais le bruit de ces pétards. Ils me surprenaient et me faisaient peur. Aujourd'hui, dans les manifs redevenues syndicales et pépères, comme lors du mouvement massif de grève contre les retraites à l'automne 2020, ils me manquent.

La manif' se poursuit et semble ne jamais vouloir finir. Nous marchons depuis des heures, sans point d'arrivée, tournant dans les rues de Grenoble, allant des quais de l'Isère jusqu'à la gare, de la gare jusqu'au quartier Saint-Bruno, et revenant vers le centre-ville sous les yeux médusés des chalands venus faire les boutiques. La plupart du temps, du moins au début, les passants nous regardent sans comprendre. « Ne nous regardez pas, rejoignez-nous ! » scandent les manifestants, déjà repartis vers on ne sait où. Souvent les promeneurs nous encouragent. Les témoignages de solidarité sont plus fréquents que dans les manifs syndicales. C'est que la baisse des taxes, l'inégalité sociale, la restauration de l'ISF, sont des revendications qui parlent à tous, ou du moins à ce que l'on a l'habitude d'appeler « la classe moyenne ». La popularité du mouvement des Gilets jaunes tient à son aspect inter-catégoriel, et non corporatiste. Parfois des inconnus, qui n'étaient pas venus en ville pour manifester, se joignent à nous. D'autres fois, on nous reproche de faire baisser les stores des commerces, qui se hâtent de descendre leur rideau de fer au passage du cortège pour rouvrir cinq minutes plus tard. Lorsque les violences éclatent, en fin de manif', les jugements sont plus sévères, y compris dans les rangs des Gilets jaunes, où la question de la violence ne fait pas consensus.

Car passé une certaine heure, ça dégénère. La première fois, c'est Chrystelle qui me prévient. « Il est six heures, ça va partir en live, faut se barrer. » J'ai perçu le changement d'ambiance. Des jeunes cagoulés ont fait leur entrée dans le cortège. La police est plus visible, plus menaçante. Les Gilets jaunes ironisent sur les lieux protégés par les forces de l'ordre. Le symbole est patent : alors que les flics ne se postent pas devant les petits commerces, ils forment trois cordons devant McDo, tout autant devant la Banque de France et plus encore lorsque nous approchons de la permanence du député LREM de l'Isère, sur les quais, où on se fera gazer un paquet de fois. L'ambiance se tend. Les pétards sont plus nombreux, plus gros. Les plus vieux et les familles commencent à partir. Certains Gilets jaunes exhortent les personnes handicapées, étonnamment nombreuses au regard des autres manifs que j'ai pu faire, à la prudence. Les lointaines fumées des lacrymogènes nous piquent les yeux, le nez. Parfois des vitres se brisent. Nous ne restons pas.

IDENTITÉ ABSOLUE DE L'AMOUR ET DE LA LUTTE

Cette première manif' me grise, m'excite, me stimule. Il y a bien longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi vivante. Dans ces regroupements illégaux, dans ces cortèges exaltés, dans ces pétards assourdissants, résonne l'intensité de vivre qui me manquait depuis dix ans. Dix ans... Dix ans auprès d'un homme avec lequel j'ai dû trouver mon compte – comment, sans cela, expliquer une telle longévité? – mais dix ans sans passion. Dix ans sans politique, dix ans sans grand amour. Comment, pendant dix ans, ai-je pu vivre une vie aussi terne, aussi morne? De quel calme avais-je donc besoin pour oublier que l'on peut jouir si fort de la tempête?

Il y a, au début des manifs, une tension électrique que l'on peut aisément qualifier d'érotique. On se scrute, on s'envisage.

Dans la foule enfiévrée au pied de la tour Perret, des corps s'agitent, des regards se croisent, des numéros de téléphone s'échangent. Des centaines de personnes inconnues se découvrent subitement. Parmi ces corps et ces visages, se trouve celui de Tom que je ne perçois pas encore. Étrangement cependant, je sais que je m'apprête à faire une rencontre décisive. Cette certitude performative, je la tiens de cet axiome pour moi incontestable : la lutte et l'amour, c'est tout un.

Certains me fixent avec un œil bien circonspect lorsque je défends la thèse (constatée depuis mes plus jeunes années) de l'identité absolue qu'il existe entre l'amour et la lutte politique. On me regarde avec une moue dubitative, on me demande – ne suis-je pas philosophe ? – de bien vouloir argumenter. Moi, je n'argumente rien. Je fais acte de foi. Je me repose, comme eux sur moi, sur ceux qui savent.

Je me souviens de cette émission sur France Culture où une journaliste donnait longuement la parole à une chercheuse engagée en politique qui racontait ses années de jeunesse. Elle disait être partie militer en Colombie et y avoir vécu ses plus belles années et son plus bel amour. Elle parlait de l'intrication inexplicable entre ces deux sommets de l'existence, et la journaliste, qui faisait visiblement aussi partie des initiées, lui a coupé un instant la parole, « c'est pareil, l'amour et l'engagement politique », et l'invitée a répondu « oui bien sûr, c'est pareil », et personne n'a argumenté, évidemment.

Les Gilets jaunes n'écoutent pas France Culture. Les Gilets jaunes sont nombreux, corps, voix, masse uniforme et indifférenciée, masse radicale, forte et déterminée, il y a là-dedans, dans cette foule étrange et bigarrée, l'homme que je vais aimer.

Plus tard, quand j'aurai rencontré Tom, quand nous ferons l'amour avec un tel bonheur, il me dira, me couvrant de baisers, en riant à moitié : « tout ça c'est grâce aux Gilets jaunes, tout ça c'est grâce aux Gilets jaunes ! », et j'aurai, même quand l'amour sera fini, une gratitude infinie envers ce moment de l'histoire.

LA PREMIÈRE AG

La première assemblée générale à laquelle je participe se déroule le dimanche qui suit la manif'. Les Gilets jaunes de Grenoble se retrouvent dans une salle du quartier Saint-Bruno, prêtée par la commune. Je n'aurais pas osé m'y rendre sans Chrystelle. Nous prenons deux parts de pizza à la boulangerie du quartier, et enfourchons nos vélos. Dans la salle blanche et terne de l'Union de quartier, une cinquantaine de chaises en plastique marron sont alignées. Une tribune composée de trois hommes et deux femmes fait face à la salle. Plus tard, les AG décideront que ce mode d'organisation trop vertical – une tribune où des « chefs » se mettent en lumière et distribuent la parole à leur guise – ne sera plus de mise. Mais en ce début du mois de janvier l'organisation démocratique est encore balbutiante. L'AG est confuse et imprécise. L'ordre du jour n'est pas clairement établi, les gens ne respectent pas les tours de parole, les portes claquent et les sonneries des portables retentissent. Les discussions n'en sont pas moins passionnantes. À certains égards l'AG ne me convient pas. J'y suis venue en attente de clarifications politiques. J'aimerais connaître ce qui fait l'unité du mouvement, j'aimerais savoir si je peux me revendiquer des « Gilets jaunes ». J'aimerais dissiper mes doutes sur les soupçons de racisme et de nationalisme qui pèsent sur les représentations que j'ai encore du mouvement. Mais les personnes présentes aujourd'hui n'ont pas l'air décidées à parler de cela. Ce sont les expériences individuelles qui s'expriment : les difficultés à vivre, à boucler les fins de mois ; les retraites misérables ; les allocations ridiculement basses allouées aux personnes handicapées, nombreuses dans le mouvement, et qui n'hésitent pas à prendre la parole. Sont évoquées aussi les manifs, la manière individuelle dont elles sont vécues, et appréhendées. Plus qu'un programme politique, j'assiste, interloquée, à l'expression